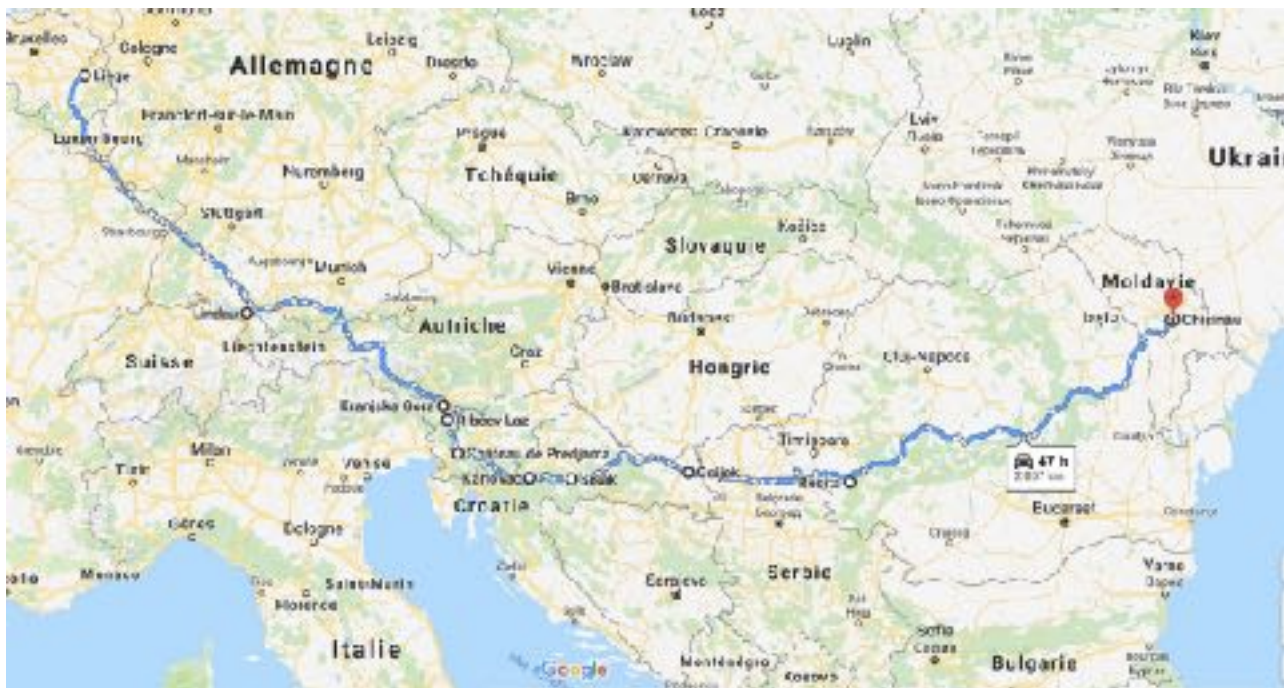


Le trajet imaginé devant un écran.



Le départ.

L'Allemagne

Une journée à rouler. A frôler les obus allemands sans limite de vitesse sur des rubans noirs bouchonnés et tellement en travaux. Des files de camions sur le toit desquels on pourrait rouler tant ils se suivent en formant un long ruban immobile et coloré. Noir de combustible.

Sept cent kilomètres à travers une Allemagne qui a décidément gagné toutes les guerres. Aucune usine n'est plus grande que la suivante et encore et encore... Difficile de trouver nos économies importantes au jeu de la comparaison.

Je passe et me fais passer par des ferrailles magnifiques . Rien de moins de 55000 euros sous et autour du capot.

La fraîcheur du matin, les brumes sur les collines et puis le thermomètre qui se met au diapason de cette fin d'été.

Et la première étape, le stop au stand au bord d'un lac immense. Le Lac de Constance.

Le camp est planté. Modestement. A l'écart. Comme toujours.

Lindau

La ville est allemande. Reconstituée, impeccable avec un enclos de briques rouges autour d'un supposé château reconverti en quelque chose d'efficace et de bien fini.

Je m'assied à une terrasse de laquelle on voit partir les bateaux qui traversent le lac large comme la mer. La mer se dit Zee et un lac See. L'Allemagne est sûrement habituée aux proportions de celui-ci : immense.

Le café est bon et mon regard flotte au rythme des voiliers qui glissent sur la cuirasse argentée du Bodensee. En douceur et souplesse.

Je croise le regard d'une jolie maman. A la table ses parents et deux enfants. Un qui babille dans son couffin et l'autre, espiègle, qui tourne ses aïeux en bourrique. La dame est belle et vaut bien le détour d'un regard. N'en déplaise au paysage. Elle est de celles que l'on admire mais que l'on ne désire pas. J'essaie de ne pas croiser ses pupilles noires qui brillent au soleil du soir. Tout à ma lecture à l'abri de derrière mes lunettes, je pense qu'elle ne me voit pas, qu'elle ne remarque pas ma discrète admiration. Puis je regarde ailleurs mais j'y reviens.

Ma lecture tourne les pages. La famille se lève et s'éloigne. Elle, elle range sa chaise avec soin, lève la tête, me regarde et me sourit. Je souris. Elle contourne la terrasse, me lance un dernier regard et me fait un petit signe de la main qui sonne comme un adieu délicat et si agréable. Une simple gentillesse. Voilà ce qui m'a fait du bien aujourd'hui.



Soixante ans. Il aura fallu attendre soixante ans pour vivre quelques secondes de pas grand chose mais d'inoubliable.

Premier jour de voyage dans ce pays proche et boudé.

Que l'Allemagne est belle à traverser, à découvrir, à connaître. Au delà des clichés dont la peau dure nous rebute encore après les pardons. Ce presque siècle à effacer le tableau mais qui laisse toujours une trace de craie dans notre mémoire de guerre.

Comme une claque !

Les Alpes Autrichiennes valent en mieux celles de la France. Aie ! Ça va pas faire plaisir aux Francophonistes acharnés. Plus amples, gigantesques. Mais impraticables. Polluées par les millions de signaux de limitations et d'interdictions. Pas trois kilomètres sans devoir se soumettre à un Diktat. Et en plus ils respectent ! Ne pas respecter c'est se voir coller un Wanted dans le dos. Tout le monde trépigne mais personne ne bouge.

Ça monte et ça descend. Très haut et puis tout en bas. Difficile de garder son regard sur la route. Les clichés et les photos se succèdent. Pas moyen de tout capter. Capter pour en faire quoi ?

Voyager seul.

C'est compliqué dans ces moments là. C'est toujours plus facile.

Sauf à ne pas avoir envie de partager. Le regard égoïste qui se fait du bien.

Tout est simple, les départs et les arrivées la nourriture le sommeil. Pas de contrainte mais le prix à payer c'est de devoir se contenter de conter à postériori ce qui est souvent indicible et très souvent oublié. La photo sert à guider nos histoires qui n'intéressent personne ou si peu ou comme un rappel de ce que les écouteurs ont eux même vécu.

Très compliqué de raconter sans ennuyer et sans se voir (entendre) frustré de ce que l'on a sincèrement envie de partager. Alors avoir un passager sur le siège simplifie cette part du voyage. Il faut bien sur négocier et perdre des exigences. Nous n'avons aucun, à moins de se voir mettre beaucoup d'eau dans le vin, les mêmes besoins, horaires et habitudes.

La nourriture est souvent la pierre d'achoppement. Les avants repas, les pendants et les après mangent de précieuses heures.

L'Italie.

Du nord certes, mais l'Italie.

Garibaldi a du se donner beaucoup de mal pour réunir autour du même drapeau un Dolomiten et un Napolitain. Ici les italiens parlent allemand. C'est très bizarre. Exotique. A rebrousse poil.

Je viens de rencontrer mon premier cinglé du voyage. A la faveur d'un feu alternatif pour cause de déviation et travaux. J'éteins mon moteur et descend. Derrière, une VFR 800 chargée comme une mule. Pas étonnant, le gars voyage depuis 7 ans. Cent quarante pays visités. Il vient de Californie et a traversé l'Asie, l'Australie, l'Afrique, l'Europe en tous sens. Nous n'avons pas le temps de beaucoup parler car le feu passe au vert. Je suis partagé entre l'admiration et l'effroi. Sept longues années de solitude et de route. Le type à l'air soudé à sa moto. On redémarre. Je le suis pendant une centaine de kilomètres. Le gars ne roule pas à l'économie. Même dans les parties "hors piste" que la déviation nous fait prendre. Il est respectueux du code mais à la faveur d'un dépassement, je finis par le perdre. Enfin c'est plutôt lui qui fini par me larguer. Cette courte conversation m'a mis les idées en place et ma motivation est encore bien là.

A part ça, ce n'est pas une très belle matinée de route. Des Kilomètres dans les vallées à la queue leu leu. Le spectacle est fabuleux mais la pénible succession des limitations revient car je repasse en Autriche.

Puis vint la Slovénie. Le voyage pouvait s'arrêter là. Une succession de vallées douces, vertes, des routes fabuleuses ( comme dans les fables ). Routes étroites presque blanches et parfaites. Je traverse des régions comme je n'en ai jamais vu. Ce pays est à voir et les mots me manquent car après seulement deux jours de route je n'arrive plus à me rappeler la moitié du quart des paysages parcourus. Quelques photos me remettent en mémoire les émotions et le plaisir permanent de ce très beau pays hospitalier.

Tout à ma contemplation, il est temps de trouver un abri. Pas de camping. Des "appartements" comprenez des chambres d'hôte. Pas envie de casser mon rythme de gonflage et dégonflage du matelas. Il est 18h00 les Hotels sont complets pour ce dernier WE d'Aout. Et toujours pas de

campements. Alors je me rends à une adresse et là je prends possession d'une chambre comme dans les films en NB.

Je soupe, je dors et me réveille du bon pied.

La Slovénie encore !

Une succession de tableaux bucoliques. Une vingtaine de kilomètres de pistes. Facile. Des routes étroites comme on en rêve quand on achète une moto de route.

A la faveur d'une longue traversée de forêt, la poussière dans l'air matérialise les rayons du soleil qui se faufilent à travers les arbres longs et minces. Je suis en Croatie pour quelques kilomètres sans le savoir, sans le voir. C'est le Bip de la RTT qui me souhaite la bienvenue et que mon forfait est valable etc. J'ai du en ressortir aussitôt car un pont sur la rivière fait office de frontière "officielle".

Ce genre de barbelés sont des souvenirs d'enfance. Nous avons la chance inouïe de vivre sans 23 frontières dans notre chère et pourtant si critiquée Europe.

La Croatie

Le décors est tout autre. C'est un paysage chiffonné que je traverse. Les routes sont belles et la nature laissée pour ce qu'elle est. Où je passe, les maisons semblent toutes à terminer, l'orange des blocs de céramique attend la couche de crépi et la couleur qui la fera vivre.

Les villages sur ma route sont en mauvais état. Ici c'est pauvre. Les usines semblent fermées.

Un jour chasse l'autre. Seize heures ma quêté de logis, je scrute depuis pas mal de kilomètres et j'interroge la fée dans ma poche. Pas de camping. Au détour d'un village, un signe approximatif indique un "camp".

C'est la fête à la Réception et le patron m'accueille avec la Slivovitch. Il me laisse tout le camping pour installer ma minuscule tente. Il me précise que je dois revenir trinquer au 50 ans de son collègue. Je m'exécute. Avec prudence et politesse. On danse. Pas moi car si je suscite la curiosité, personne ne m'adresse autre chose qu'un regard amusé et étonné comme devant un petit homme vert.

La serveuse aime faire de la moto et le patron tellement sympathique essaie de me grucher de 5 € pour une bière qui en vaut un demi. Euro.

Nuit paisible seul au milieu de ce camping vide de ses occupants de ses patrons et invités. Tout seul au réveil dans la purée de pois. Et puis la route.

Le brouillard rend au paysage ce qu'il prend à l'enthousiasme. Les usines sont belles car fantomatiques. Le soleil darde les excroissances de ferrailles, gonfle les fumées des cheminées. Du moins celles qui fument. Car le plus souvent les briques rouges n'abritent plus rien d'autre que des souvenirs de la grandeur socialiste.

Plein soleil. La route est belle vers une grand ville: Osijek où les femmes sont généreuses par ce qu'elles sont et leur façon de le mettre en avant. Un hasard sûrement mais une règle ici et aujourd'hui. Mon regard change avec les jours de célibat, la pénurie ou la trop grande qualité des paysages...

Quelques traces des combats de ci delà sur les façades, un ou l'autre musée ou mausolée mais de toute évidence la page est tournée. Les pages. Quarante-quarante cinq, 60 ans de communisme, 1989 et l'explosion de l'ex Yougoslavie.

Belle surprise au détour d'un village, un bac traverse le Danube large comme un lac. Le bac porte bien son nom et devrait y terminer très vite. Je passe en Serbie. Si l'on me dit que c'est la plus laide partie de la Serbie que je traverse et que tout le reste est le paradis sur terre, Je dis d'accord. Sans plus de commentaire. Il faut se méfier de ce que l'on voit. Moi je l'aurai vu.

Les villes et villages traversés sont tous organisés autour de la nationale. Peu d'endroit jolis pour s'arrêter donc. Pourtant je m'arrête car au delà de ce point il n'y a rien qui puisse me loger. Ce sera donc un bungalow proposé sans un sourire et à prix d'euro.

La route longue et droite, des villages sous un ciel de plomb mais pas de pluie.

La route vers la Roumanie.

Des plaisirs simples.

Des poules au bords des routes, des volées de moineaux qui jouent leur vie en quittant le goudron à la sauvette, des hirondelles qui frôlent mon casque, les odeurs de feu de bois pour de vrai, pas nos luxueux feu ouverts mais des cheminées au bord de l'incendie, des carcasses de voitures mates qui démarrent comme arrachées à une longue agonie pour un dernier voyage.

La litanie des marchandes de la même chose sous des parasols blanchis par le soleil. Toutes immobiles, hypnotisées par un rectangle qui brille et qui fait passer le temps à ne rien vendre. On devrait dire qu'elles ne vendent pas, toutes, la même chose. Des framboises, des poivrons, des

potirons. Des chiens qui dorment sur la route et qui se lèvent pour tenter de mordre les pneus et lancent des regards vengeurs quand ils doivent renoncer. Partout des femmes en fichus aussi fleuris que leur tabliers de grand-mère. De nos grands mères. Des Mamys que l'on dépose sur une chaise le matin et qui écossent des seaux d'haricots, éventées par les 35 tonnes qui les frôlent.

Au bords des routes pavées, armées d'une fine et longue branche, des dames veillent sur les oies qui marchent au pas. Dans les vallées, des meules magnifiques comme des têtes qui dépassent. Sans yeux ni oreilles.

Je suis en Roumanie.

Le passage de la frontière n'est pas pire que quand il y en avait chez nous.

Les premières villes sont en général de médiocres aperçus du pays. C'est encore le cas ici.

Pour entrer dans le vif du sujet, à peine sorti de la ville frontière, Je choisis de traverser un massif montagneux par une route secondaire. Dans les premiers kilomètres le chemin produit le "to-tom", "to-tom" des voies que l'on a tracé par l'assemblage de plaques de béton. Au fur à mesure de la montée la chaussée se dégrade. Vient un tronçon de pavés qui rappelle les temps anciens. Les pavés disparaissent et c'est la piste. Honnête et sans piège d'abord puis ravinée avec de la caillasse. Ça m'oblige à me dresser sur les poses-pieds afin d'anticiper mes trajectoires.

Tant que ça monte ça va. Et ça monte bien. Le paysage au sommet vaut largement l'effort fourni. C'est dans la descente que j'ai peur de ne pas pouvoir maîtriser mon enclume sur plus de 20 km. Je suis tendu, je n'ai croisé que deux véhicules et la faute m'est interdite. A la fin du parcours je longe une interminable barre de HLM Du genre soviétique et délabré dont les habitants, Roms pour la plupart, me regardent comme s'il ne me voyaient pas.

Soulagement quand la piste redevient bitume. Enfin presque.

Le premières heures de roulage sont décevantes tant l'état de la route, la saleté des abords et des rues traversées rendent les choses désagréables, Je traverse quelques villes très animées et c'est en dépassant Resita que je m'élève en altitude et en admiration. Enfin des paysages grandioses, des collines qui se chevauchent. La Roumanie m'apparaît sous un beau jour. Un très beau jour. Hateg laissée derrière moi et c'est un enchantement total. Quel contraste d'une région l'autre. Certes il y a l'élément naturel qui est beau mais en plus on dirait qu'il entraîne avec lui des attitudes de meilleure civilité et de soin du bien commun. Vivre dans le beau donne l'envie de le rester. Bien sur l'impact financier du tourisme est un élément qui pousse les autorités à investir dans un meilleur ramassage des ordures et un entretien des routes et des abords mais l'impact du beau à des conséquences évidentes sur les comportements sociaux.

Je comprends vite que dans ce pays, le guidage GPS ne souffre pas de demi mesure. En effet, lorsque la machine demande si vous voulez "*éviter les rues non pavées*" on se retrouve en file avec des 35 tonnes et des camionnettes blanches pressées de livrer d'indispensables colis chinois. Si on accepte le risque de la piste alors c'est un enchantement. Le réseau primaire est bon mais le réseau secondaire n'est pas toujours en dur. Ce qui fait fuir les gens pressés, les camions et les motos couteuses. Un régal au prix de quelques frayeurs et l'obligation d'avoir un engin adapté.

Pas de généralités sur ce pays qui fait un peu peur. La chose qui m'a été commune c'est l'absence de sourire dans les commerces et de la population qui s'y trouve quand vous souriez et dites: Bonjour !

Le contraste entre la pauvreté qui suinte de partout et la taille des voitures que l'on croise en permanence. Pas des secondes mains. Des derniers modèles allemands avec de gros moteurs et de grosses figures et des bedons. Beaucoup de bedons. Je n'ai pas eut encore le plaisir de bien manger mais je perçois un rapport entre ce que je vois dans les assiettes autour de moi et les tours de tailles masculins et féminins. C'est pas très bon mais toujours bien gras.

J'attends d'être contredit et si j'ai mangé dans des cantines pour pas cher, je n'ai pas goûté la nourriture de Bunica (grand-mère).

La route de Resita à Brasov est à couper le souffle. Un festival de paysages et de pistes convenables. Etroites, escarpées, en épingles en sous bois et le passage dans un défilé roulant et à pic des deux côtés; cette route est tout simplement unique et sur au moins 50km.

L'approche de Brasov est plus classique sauf quand je remonte un gigantesque embouteillage sur deux ou trois kilomètres à partir du centre et vers la périphérie. Arrivé au bout là où les gyrophares frétilent c'est une fanfare et plusieurs chariots tirés par des chevaux et déplaçant une liesse dont j'ignore la cause et qui ont provoqué ce bordel joyeux.

Je me case à Kosvarna.

A la faveur d'un passage au stand, je constate que le louvoisement que je ressens depuis quelques jours n'est pas du qu'à l'état parfois ondulant de l'asphalte mais à une crevaillon. Ma première. Vu

que j'ai roulé trois jours avec ce pneu mou, la carcasse crie son désespoir. Je prends une chambre et je tâche de trouver une nouvelle enveloppe. Pas question me répond t on. Sauf à la commander. Et le délai est incompatible avec mon voyage.

Et alors que je roule dans le village cogitant à une solution, un gaillard m'interpelle. Il veut parler de ma, pardon de SA moto. On parle donc. En sabir Franco-Romanov. Avant de le quitter, je lui dit ma difficulté à acheter un pneu. Ni une ni deux il prends note des mensurations de la roue, me demande ou je crèche et me dit qu'il devrait pouvoir m'aider. Entre motards.... Une demi heure plus tard, il débarque et m'annonce avoir acheté sur le web un Michelin de la bonne taille. Qu'on va lui apporter. Qu'il a déjà payé et qu'on ira le monter demain matin chez un copain à lui. Quatre vingt euros. En effet, 10 h. le pneu neuf est sur la jante, la jante sur la moto et mon derrière sur le siège. Comme quoi.

En route vers la Moldavie. Apres quelques dizaines de kilomètres de piste sympa, j'entame une portion d'environ 50km d'une des plus belles routes depuis que je roule. La montagne tout en rondeurs, les courbe tendres, le ruban lisse comme un nouveau né. De quoi étrenner un pneu tout neuf. Un régal de près de deux heures non-stop. Avec des paysages rares.

Ainsi va la route jusqu'au villes frontières d'avec la Moldavie. Je traverse une plaine rousse immense parfois au creux de faux plats souvent en surplomb et c'est une vue à perdre la vue. Le soleil rougit et moi je baille. Encore une longue journée au compteur. Le plein et un bout de terrain pour planter le chapiteau. Pas possible sur plus de 100km et dans cette ville un seul hôtel et il est complet. Occupé par les fantômes qui s'y sont installés après la faillite.

Une autre ville plus loin. Quatre vingt kilomètres de plus et lasi où j'ai l'embaras du choix.

lasi: l'hyper centre à grandi trop vite et les bétonneurs ont créé des niches à H&M, Starbucks et autres dévoreurs de souvenirs.

Le bâtiment central de la ville est imposant mais le reste est difficile à juger. La proche banlieue est horrible selon mes critères.

C'est ma première ville depuis mon départ. Je les évite, je slalome. Au programme Chisinau, en Moldavie mais d'abord, la Prout.

Décevant, la Prout. Faisant frontière elle est dans le no man's land. Après quelques détours et quelques risques, j'arrive au bord en passant une barrière non-équivoque.

Celui qui dit s'être baigné dans la Prout est un menteur car tout au long de son cours il est interdit de s'approcher de la rivière.



La frontière . Cette chose que l'on ne connaît plus qu'au départ et à l'arrivée d'un vol.

L'absurde en béton et ciment de mauvaise qualité. Une file de voitures, de camions et de cyclistes...

Les dictatures se rendent ridicules par tous les moyens possibles. Les postes frontières en sont un exemple de plus. Ficher les gens, les véhicules ne sert qu'à se rassurer sur sa maîtrise et son pouvoir. Ce pays est corrompu jusqu'à sa moelle et la suspicion qu'il met à vous y faire entrer est le summum du ridicule. Quand des gangsters exigent que vous soyez irréprochable...

Une heure de file et ça passe. Je longe un kilomètre de camions qui attendent de sortir du pays. Faut être patient au volant d'un 35 tonnes.

La route droite dans les plaines. Pas désagréable. Toujours le contraste entre les maisons...modestes et les bagnoles qui passent et dépassent. Une minorité de guimbarde.

Des platanes dont le bas du tronc est badigeonné de blanc, des groupes d'enfants qui rentrent à pieds de l'école, de cantonniers appuyés sur leur fourche, un mariage au bord de la route qui attend en rang devant la maison de la mariée au son d'une fanfare, un autre mariage en déroute au milieu de la voie rapide. La Mercedes qui suivait la voiture des mariés n'a pas pu s'arrêter et a défoncé la limousine qui transportait le couple. Il y a des cris, du Rimmel qui coule, des costumes défaits, du verre et du plastique par terre. J'imagine que le conducteur fautif a pris le maquis pour le restant de ses jours.

Chisinau. Rien à signaler sauf un parc et quelques bâtiments solennels. Une glace caramel-tira misu. Le soleil couchant dans la ville du dimanche.

Tiraspol. La Transnistria. Beaucoup de commentaires et anecdotes sur la corruption des douaniers, gardes frontières et soldats russes. Car si la Transnistria se considère comme un pays, elle n'est reconnue par personne. Ni l'ONU ni l'Europe ni les USA. C'est donc un pays de rien avec des gens qui vivent dans le vide juridique sous la dictature d'un certain Sheriff qui porte bien son nom sur les enseignes des pompes à essence, des supermarchés et autres commerces plus discrets et tout aussi rémunérateurs.

Le passage entre la Moldavie et la Transnistria est ardu mais courtois. Paperasse, un permis de rouler à 7€ et une carte de séjours gratuite. Rien de grave donc. Pas de corruption à ce niveau. Tiraspol : rien. Un long boulevard et les adjacentes, quelques soldats mais rien d'impressionnant. Certes l'esthétique est Brejnevienne mais c'est soigné. C'est vivant avec des magasins et des gens dans les rues. Et dans les magasin la monnaie locale le rouble transnistrien. Ils ont le sens de l'absurde dans ce pays.

Tiraspol pour le plaisir de rouler dans un pays de rien, peuplé de gens qui n'existent pas. Avec mon vol en Concorde, ma présence en Arabie Saoudite et mon séjour Tibétain c'est une corde de plus à mon arc de vie.

Je remonte le "pays" vers le nord. Fin de journée. Je veux repasser en Moldavie. Je suis optimiste car il y a très peu de passages entre les deux pays et c'est la Dniester qui fait frontière. Ici elle doit faire 5 X la largeur de la Meuse. Il faut savoir que les deux "pays" sont toujours officiellement en guerre et que c'est l'armée russe qui fait office de Casque bleu. Rassurant. Je tente une première traversée en m'engageant sur un pont étroit mais à la barrière rouge et blanc les soldats russes me signalent fermement que c'est pas possible. La dessus arrive dans mon dos un garde frontière transnistrien qui me montre que j'aurais du me soumettre à son contrôle cinquante mètre plus haut où c'est marqué Kontrol. Bon, je souris, je Spasibase (spasiba veut dire merci en russe) autant que je peux et fait demi-tour de mon demi-tour (ma première tentative m'ayant déjà mené 30 km trop loin).

Un quidam m'indique ce que tentais d'obtenir sans succès des "uniformés" : le passage le plus proche vers la Moldavie est 5 km plus loin.

Sur la route mon oreille perçoit un pom pom pom . Sur un parking trois jeunes et un side Ural. Je m'approche et me gare. On se serre la main. Je comprends que le plus âgé fait passer le permis au compères. Il me propose de monter sur le side et je fais le parcours de l'examen au complet. J'ai donc, théoriquement, réussi mon permis transnystrien. Je vais donc pouvoir rouler aussi nulle part. Salutations.

Je pars à la recherche du Check Point. Des barrières, des guérites, des soldats qui baillent à l'ombre d'arbres blanchis par la poussière et l'ennui. A mon approche ils tentent une attitude plus appropriée pour un troupe d'occupation.

Je traverse le précieux pont sans trop de mal et avec un peu de patience.

La route. La Moldavie.

Ici comme en Roumanie la sortie d'un croisement goudronné peut rapidement donner sur un chemin de cendre ou de graviers. Gaffe.

La piste est parfois longue. Vingt ou trente kilomètres. Son état peut se dégrader en descente à cause des ravines creusées par la pluie. Faire le Paris-Dunkerque est une chose, faire du chemin à 2500 km de chez soi sans croiser personne ni voir une habitation en est une autre. Il m'est donc arrivé de rebrousser chemin. Ma première expérience à la frontière roumaine m'a servi de leçon et si la tentation de rouler hors piste est toujours là, c'est la raison qui prend parfois le dessus.

Buteceni. Un éco-loge sympathique

Ça chipote pas. La chambre est soir qu'on y prend est très bonne.



tenu par deux piliers de bétons en tablier. rococo mais le jardin et la nourriture du Enfin ! de la nourriture de bunica.

La chambre est située sur une piste au creux d'une curieuse formation géologique.

*"Le promontoire central, appelé Pestere, se distingue par sa forme ovale irrégulière. Sa longueur est de 2000 mètres, la largeur maximale en est de 700 mètres. Le promontoire est entouré de trois côtés par les sinuosités du Răut, étant ainsi une véritable forteresse naturelle. A présent, tout comme jadis, il n'y qu'une seule voie d'accès vers le promontoire."*



La nuit est calme et les coqs au pied de ma fenêtre ne chantent que vers 5 heures. C'est fair play.

Ce matin sera l'occasion de trois grandes premières. D'abord Je pars pour une marche de 3 heures seul au petit matin. Le bruit du silence et des milliards d'oiseaux est un plaisir rare. Ensuite Je me fais courser par un taureau qui paissait et que j'ai dérangé dans ses habitudes. Vers la fin de ma marche je vois arriver un ermite un vrai. Il vit dans cette nature dans un abri, pied nus noir comme de l'ébène. Enfin longeant un ruisseau sur plusieurs kilomètres je comprends ce que veut dire un nuage de moustiques.

A la table du déjeuné, dans un restau de la ville d'Orhei, j'assiste, à la table d'à côté, à la remise tour à tour d'épaisses enveloppes qui disparaissent discrètement dans le veston d'un élégant quinquagénaire. Je n'en tire aucune conclusion mais ces gestes me rappellent les scènes tant vues des Soprano's.  
Quelle journée !

Repos dans ma maisonnette et demain commence le retour.

La frontière Romano-Moldave est rapide et plaisante. Le douanier après avoir regardé mes papiers me demande si j'ai des cigarettes, je dis que je ne fume pas, de l'alcool, je dis que je ne bois pas, il me regarde me prend par l'épaule me dis avec l'accent slave " I hope you fuck...".  
Je démarre.

La route est bonne et devient un rêve sur terre après environ 100 km. La direction de Cluj me fait passer dans du vert sur la carte. Ça veut dire du bon mais là c'est du très haut de gamme. Soixante kilomètres de montées et descentes. On est dans un décors de carte postale. C'est les Alpes en chaud. Viennent ensuite 200 km d'une tout autre configuration mais très agréable. Un ruban noir qui passe d'une colline à l'autre. Parfois au creux et alors on est entouré de ces gigantesques talus d'herbes ou alors en surplomb avec une vue presque à l'infini sur ce paysage au courbes très féminines.

Arrivée à Cluj. Vilaine banlieue. Jolie ville universitaire et donc pleine de jolies choses et de personnes à regarder.

On est en ex-Autriche Hongrie. Le centre est encadré par de nombreux bâtiments aux façades évocatrices de cette époque d'oppression et de richesse architecturale.

A Cluj est installé un fabriquant de valises en aluminium pour motos. Heavy Duties ( <https://heavyduties.ro/> ) j'ai pris contact avec eux par mail de Liege car leurs produits m'intéressent. Ils me signalent qu'ils n'ont pas de showroom mais que je peux passer quand je veux à l'atelier. Je me pointe dans une banlieue moche et industrielle. Après quelques minutes, je trouve un hangar d'où ces beaux produits sortent. L'atelier est sommaire et les travailleurs...roumains mais l'accueil est chaleureux et c'est le grand patron qui me reçoit avec un beau sourire encadré d'une jolie barbe. Nous discutons sur son entreprise et il confie qu'il n'a pas d'importateur au Benelux parce qu'il n'est pas en mesure d'assumer une production importante. Il a déjà fort à faire avec ce qu'on lui commande via son site et serait incapable de satisfaire une commande plus importante dans un délai raisonnable. Dans sa gamme n'existe pas l'accastillage qui permet de fixer ses valises sur ma moto et admet qu'il n'auront pas le temps d'en produire avant 2021 car outre la production à satisfaire, ils sont entrain de gérer la construction d'une nouvelle usine. Bravo. C'est enthousiasmant de voir l'envers du décors un peu crade mais tellement prometteur d'une entreprise dont on ne voit que le site internet. On se serre le main et il me souhaite un bon retour.

Ce ne sont pas les rencontres qui m'intéressent dans le voyage à moto. Je ne suis pas preneur des dialogues entre voyageurs. Ils tournent souvent à celui qui pisse le plus loin.

L'autochtone m'intéresse peu dans la mesure où les conversations souvent trop courtes sont du domaine du cliché, des truismes et des banalités. Trop court, trop envie de tout dire, de tout comparer. Ces rencontres peuvent aussi être polluées par des arrières pensées, des nécessités ou l'intérêt. Je ne peux pas dire que j'évite les gens mais je ne sollicite jamais.

J'aime écouter quand il s'agit d'entendre les expériences de vie, les trajectoires quand elles sont intéressantes et peu banales. Quand elles m'apprennent.

Le voyage à moto revêt des vertus et des tares propres à l'outil sur lequel on se meut. Etant exposé à tous les vents on est perméable aux odeurs aux sensations de chaud et de froid à l'état de la route à l'état de sa moto, au bruit ambiant et selon les modèles au bruit des oiseaux. Il est difficile de partager les sensations que l'on ressent quand on mange du kilomètre à moto.

Il y a d'abord les paramètres de base : le plus grand projet de voyage peut s'arrêter à 100 mètres de chez soi et ceci induit une leçon permanente d'humilité et de joie de vivre. D'humilité car on est fragile et notre survie ne dépend que de nous. De joie de vivre parce qu'être sous la menace de mort ou de blessure grave donne un prix infini à la minute qui reste à vivre. Alors il faut la vivre. Pour bien la vivre il faut une attention de toutes les millisecondes car l'erreur peut être fatale et en tout cas mettre au tapis les projets les mieux préparés. Cette attention capte 90% de l'activité cérébrale du pilote et il n'y a donc plus de place pour autre chose que la route, ses dangers et ses plaisirs.

Pour rester en vie et profiter du spectacle il faut se déconnecter de toute distraction et je ne connais pas de meilleur moyen pour vivre vieux que de renoncer à tout ce qui nous occupe dans le "civil" en terme d'écran, internet, téléphone et autres machines infernales du 21<sup>ème</sup> siècle. Pour faire de nombreux kilomètres il ne faut avoir en tête qu'une seule chose : rester en vie, la route, les autres sur la route, anticiper, deviner.

Quand la route est paisible alors c'est le moment de goûter au plaisir que nous offre la nature, les jolies architectures, les jolies filles, les frais sous bois, les hautes altitudes, la bouffée de chaleur que dégage un champ de blé du côté de Laon ou du défilement obstiné des pieds de vignes sur les coteaux de Champagne.

Profiter de ces moments bénis de solitude.

Pour décrire un voyage à moto, il faut s'imaginer prendre du plaisir plusieurs heures d'affilée dont l'objet et les sujets changent toutes les secondes. En douceur.

Cluj un nom de ville qui sonne comme une recette du "Père Noël est une ordure". Une soirée sur la grand place avec le soleil orange des fins de journées chaudes. Un "Somloi Dumpling" plus tard, je prépare la journée de demain vers la Hongrie et Budapest que je tenterai de contourner. La Hongrie.

Qu'est ce qui m'a pris de passer par la Hongrie ? Pour l'avoir traversée à plusieurs reprises, je peux affirmer que ce pays est le plus moche que je connaisse. Plat, désespérément plat. Qu'est ce qu'ils ont contre les arbres ? Y en a plus un seul. Ce qui pousse le plus haut ce sont les tournesols par millions de kilomètres carré. Du coup la sensation de chaleur est plus intense. Tout est moche et même leur langue est effroyable. Ils sont capables d'appeler leur police "sendoorsneg". C'est dire ! Le polonais "polis", le roumain "politia", l'allemand "polizei" ça va, mais sendoorsneg qui peut comprendre ça à part un Finlandais ?

Budapest. Même si on y parle ce vilain sabir la capitale est un joyau qu'il faut visiter. Mais il faut laisser le reste aux cultivateurs et aux amateurs de lignes droites interminables. J'évite cette ville en empruntant un noeud de voies rapides sur une desquelles je remonte un file continue de camions de plus de 10 km de long. A l'arrêt ou presque.

Une ville en Hongrie (?)

Enfin une nuit au camping. Ça me manquait et de toute évidence la probabilité d'un camping est inversement proportionnelle à la richesse du pays. En Allemagne pas de problème, il y en a partout où c'est beau, en Autriche pareil mais je n'en n'ai pas croisé sur ma route en Croatie très peu en Serbie et quand il y en a, c'est souvent fermé ou en faillite. J'aimerais savoir où ils se cachent en Roumanie et en Moldavie. Quand on en parle avec les autochtones ils n'en connaissent pas et se demandent sûrement ce qu'un type qui a les moyens de se payer une chambre à 20€ va foutre sous une minuscule toile de tente.

Pas faux. Dans l'absolu. Mais c'est oublier que vivre et dormir dehors revêt des sensations longtemps remises au fond de ma mémoire et qu'il me plaît à retrouver. Même si à l'âge de ma prostate les réveils nocturnes sont nombreux et le chemin jusqu'au bloc sanitaire semble long. Je quitte la Hongrie et frôle Vienne toujours par de petites routes.

Sur les 7000 km parcourus, j'aurai roulé 600km sur autoroute et uniquement en Allemagne. Au retour.

De là les moyennes dignes des malles de postes du 18<sup>ème</sup>. Cette allure modeste a le formidable avantage de fait sortir d'un décor pour entrer lentement dans le suivant. Une région et son architecture qui se transforme, s'enrichit ou s'appauvrit, une vallée douce qui conclue une série de lacets escarpés. Des transitions perceptibles dans l'habillement, la taille et la couleur des animaux qui paissent ou qui vous courent après.

La moto permet aussi un regard à 360°. Et il est bon et facile de se retourner pour voir ce que l'on quitte. L'envers du décor prend tout son sens.



Je n'ai pris que des réseaux secondaires et donc c'est parfois dans le jardin des indigènes que j'ai eut l'impression de rouler. La route secondaire met parfois les nerfs à l'épreuve de l'obstination et de la patience car si la piste se montre peu franchissable on ne sait jamais combien de kilomètres il reste à parcourir et si les difficultés vont s'accroître ou l'état s'améliorer. Et quel soulagement et fierté quand on franchit l'obstacle. Joie et fierté peu partagée ce qui ramène à la profonde humilité et la réelle victoire sur soi même qui ne jouit d'aucun témoin ni gloire à partager qu'avec son égo.

Sur deux roues on peut facilement évaluer la qualité du conducteur local. En Autriche j'ai vu des conducteurs assis sur leurs prérogatives et sûrs de leur droit. Lorsque vous remontez une file aucun ne s'écartera et au feu vert il tentera de passer devant vous à tout prix. Même à celui du ridicule.

En Roumanie et en Moldavie, le conducteur qui vous vient dans le dos se mettra de suite en position de vous dépasser quitte à se mettre en porte à faux avec celui qui vient en face. Dans tous les cas je n'en ai vu aucun me suivre gentiment, tous m'ont dépassé, des guimbarde ou des 6 cylindres comme pour affirmer leur supériorité sur l'étranger ( pour parfois s'arrêter quelques centaines de mètres plus loin ). De façon intuitive et sans fondement objectif, il m'a semblé trouver des explications et des correspondances de la société dans les attitudes au volant, la taille des voitures et au delta entre le prix des bagnoles et la pauvreté ambiante. Rien que des impressions, rien de scientifique.

Trop long à expliquer.

Encore une belle journée. De beaux paysages mais les restrictions Autrichiennes obligent à surveiller le compteur et les panneaux. Car oui, je repasse par l'Autriche pour accéder à la Tchéquie.

L'ancienne Tchécoslovaquie a toujours eut ma tendresse. Quand nous y avons été ,sous le joug Soviétiques, fin des années septante et en comparaison avec les autres pays du "bloc de l'est", nous y avons apprécié les Tchèques pour leur art de vivre et leurs belles façons en plus du pays et de ce qu'il avait à offrir.

Dans les années septante les voitures étaient exceptionnelles, les commerces inexistant, la couleur et la publicité étaient réservées à la propagande du socialisme triomphant. Nous avons à l'époque emprunté le pont Charles en voiture et pic-niqué sur la place Wenceslas. Ceux qui connaissent Prague apprécieront.

La Tchéquie donc.

La route vers Ceske Budeovije me fait traverser des forêts sombres et j'écrase les tâches de lumières tombées des cimes.

Il fait encore très beau.

Un camping, une tente ( une seule, la mienne) des oiseaux dans les arbres...et des alcools à la cantine. Tuzice, Tchéquie.

L'ambiance n'est pas saine dans ce camping et quand je demande à baisser le son de "Rammstein" vers 23 heures, c'est un patron aviné et agressif qui augmente le volume en éructant dans un allemand approximatif que camper c'est boire et s'amuser. Avant que les choses ne prennent une tournure délicate je décide à contre coeur de lever le camp. Sans preuve d'aucune sorte simplement par instinct.

Et me voilà sur les routes larges comme une entrée de garage, en pleine forêt Tchèque et il est 23h30'. C'est un réel plaisir de rouler seul au milieu des bois à la lueur de mes quinquets et de la lune pleine. Très vite je vois des billes bleues s'agiter et autour les cils féminins des chevreuils qui sautillent lorsque je les croise. Un, deux, cinq et plus. De droite à gauche et inversement, ils croisent ma route ou l'inverse. Je ralentis et profite du spectacle.

Plus loin je fais l'expérience de la nappe. La nappe de brouillard. Elle flotte à deux mètres de haut. Je passe en dessous, parfois à côté et roule dans les plus basses. C'est une sensation de flottement frais et laiteux. Comme dans un mur mou je fonce dans les plus épaisses et en ressort de la buée sur les lunettes.

Le heures passent et la perspective d'une nuit blanche ( dans le noir ) se profile. Un coup d'oeil sur le GPS m'indique qu'il reste encore 640 km avant la quille.

Les autoroutes germaniques éteintes et enflammées de longues processions d'énormes chenilles illuminées comme pour la naissance du divin enfant. Je fonce sans limite et c'est à mon tour de remonter les cohortes allemandes. Au fil des heures, il n'est plus question de chercher un refuge et c'est la Citadelle de Liège qui sera la cible. Comme en 14.

Six mille deux cent cinquante kilomètres par des routes étroites et parfois fabuleuses, compliquées et bucoliques, haut perchées et enserrées. A 35 km/heure de moyenne et encore pas toujours. Ca donne plus de 120 heures de plaisir. En continu.

Bien sur je n'ai pas scanné ces pays ( Allemagne, Slovénie, Croatie, Serbie, Roumanie, Moldavie, Transnistria retour par la Hongrie, la Slovaquie, la Tchéquie et enfin l'Allemagne ) je les ai traversés. J'ai trainaillé un peu plus en Slovénie, Roumanie et Moldavie dans les régions les plus jolies (vertes sur le GoogleMap). Ma méthode de planification est des plus basique, mon itinéraire se limite à une liste de 16 noms situés à des points que j'estime névralgiques. Une hérésie pour les amoureux des cartes.

J'ai toujours trouvé un logement et n'ai rien réservé à l'avance. J'aurais aimé trouver plus de camping mais 3 pays n'en n'offre pas/peu à ma connaissance ou ils étaient en faillite ou fermés en septembre. Les prix ont varié de 4€ à 35€ la nuit. La nourriture est comme on a envie qu'elle soit et doit beaucoup au hasard, à mon peu de motivation en la matière et à la bonne volonté de la serveuse à vous aider à choisir le truc qui est bon mais indéchiffrable.

La seule généralité que je peux faire pour l'avoir vue/vécue c'est la grimace de mauvaise humeur chez TOUS les prestataires de service à partir de la frontière allemande. C'est dire.

Ma conclusion. J'ai considéré cette expérience comme un essai et il m'a en tout point informé sur mes capacités à entreprendre quelque chose de plus ambitieux. J'ai tiré les leçons de quelques erreurs ou manquement, bonheurs et satisfactions.

Mon seul regret : j'imaginai quelque chose de plus rude en terme de confort. Les pays étaient beaux, le dépaysement parfois insuffisant (on est encore en Europe).

Ma plus grande satisfaction : avec un peu de chance et une météo favorable, la moto est un vecteur de voyage incomparable. J'ai souvent imaginé ce voyage sous la pluie. Certes cela aurait compliqué beaucoup de chose mais c'est aussi ce qui fait la meilleure nourriture pour le grand livre des souvenirs.

Des souvenirs j'en ai plein et ces quelques lignes ne sont que la partie émergée de mon plaisir permanent à rouler dans toutes les conditions.

Liege le 15 septembres 2019.

